

Ensuite, il remonta vers la mer.
Ce retour à Gabès, au pays du passé, le consternait.
Que ferait-il, demain ?...
Longtemps il agita cette question.
Il s'assit sur le sable de la grève.
La nuit, peu à peu, l'ensevelissait, tombant d'un ciel à demi voilé par les brumes qui montaient de la mer.
Des lueurs d'étoiles semblaient dans les flots. Au loin se mouraient les bruits de la ville, et, dans la cité arabe, les coups assourdis des tambourins et les ritournelles plaintives des flûtes.
Un clairon sonna l'extinction des feux.
Bientôt ce fut le silence... plus rien que le murmure de la vague et les sautes brusques de la brise éveillée.
Alors, le fugitif se sentit envahi par une suprême désespérance.
Il se leva et se rapprocha de la mer.
Il suivit le rivage, cherchant un endroit profond dont il avait souvenir, une crique, où souvent il était venu se baigner.
Puis, au dernier moment, il recula, non qu'il eut peur de la mort, mais parce qu'il avait songé à sa mère.
Il s'éloigna de la plage et revint dans la campagne.
Le ciel se rassérénait.
Les étoiles brillaient dans le firmament d'un bleu assombri.
François marchait comme dans un rêve.
Il s'arrêta enfin dans une plantation de maïs dont les tiges vigoureuses s'élevaient en rangs serrés.
Brisé par la fatigue d'une longue course et les émotions de la soirée, il s'enveloppa de son burnous et s'endormit.
Il ne s'éveilla qu'au grand jour.
Le soleil caressait les cimes frissonnantes des palmiers.
Brusquement, la mémoire lui revint.
— Allons, se dit-il, ce soir, le djémil de R'hat aura définitivement disparu.
Soudain le pas d'un cheval attira son attention.
Presque aussitôt, venant de l'intérieur des terres, un cavalier apparut sur le sentier.
C'était un beau jeune homme au visage un peu pâle, aux lèvres soulignées d'une fine moustache.
Les yeux fixés sur les frondaisons encore emperlées des pleurs de l'aube, il paraissait plongé dans une profonde rêverie.
Il s'arrêta à quelques mètres de François, caché dans les maïs.
Il paraissait en proie à une grande exaltation. Il se parlait à lui-même et prenait la nature à témoin.
Un fou ou un poète ! peut-être les deux.
Des paroles musicales s'échappèrent de ses lèvres.
Il récitait des vers en langue française.
Une extase pour François Brégeat !
C'était un chant d'amour dans lequel, souvent, revenait un nom de femme : Augusta, que le récitant prononçait avec passion.
Et l' amoureux conclut sur un ton amer :

Le poète est un rêveur.
Qui ne sait pas se défendre
Il ne vit que par le cœur :
Il est là, qui veut le prendre.

Il se plaît dans les grands bois,
Près d'une onde qui murmure ;
C'est là qu'il entend ses voix :
Son domaine est la nature.

Marcel — nos lecteurs l'ont reconnu — demeurait en contemplation devant cette nature qu'il appelait son domaine.

— Quelque amoureux déçus, pensa François.
Il se relevait, lorsqu'un coup de feu retentit, suivi aussitôt d'un cri de douleur.
Marcel roulait sur le sol, tandis que son cheval, effrayé, s'enfuyait en reniflant.

Au même instant, d'un buisson d'aloès, sortait un Arabe, fusil en main.

Il s'avancait vers sa victime, sans doute pour l'achever.
Il n'en eut pas le temps. Bondissant par-dessus la haie, François lui asséna sur le crâne un coup de marteau.

L'Arabe tomba comme une masse.
Marcel gisait, sanglant, évanoui.
François se pencha sur lui et reconnut qu'il avait été atteint à l'épaule.

Déjà, l'assassin rouvrait les yeux, étendait les mains pour rattrapper son fusil.

— Ah ! s'écria François, tu n'as pas ton compte... attends !
Il leva son bâton ; mais, outre qu'il lui répugnait de frapper un homme à terre ce misérable pouvait être utilisé pour le sauvetage de sa victime.

François commença par confisquer le fusil, puis il aida l'homme à se remettre sur pied.

— Tu sais, lui dit-il, où demeure ce Français. Conduis-moi à sa maison.

L'Arabe tremblait comme la feuille.

— Moi... conduire toi... chez maître, bégaya-t-il... non... eh non !

François fit décrire à son bâton, un demi-cercle.

— Allons, pas tant de cérémonie... marche, ou bien...

L'Arabe se laissa choir sur le sentier.

Marcel était livide ; une mousse rougeâtre oubliait déjà ses lèvres.
Il fallait aviser au plus tôt.

Le cheval, de pure race arabe, à la tête fine, à la robe luisante, se rapprochait de son maître. François le silla de certaine façon.

L'animal accourut en hennissant, pendant que l'assassin tentait de prendre la fuite.

En quelques enjambées, François rejoignit ce dernier, qui s'agenouilla, et, d'une voix larmoyante :

— Pardonne, sidi...

— Conduis-moi où je t'ai dit.

Pour la deuxième fois, l'Arabe se laissa tomber à terre.

François comprit qu'il n'y avait plus à hésiter. En un clin d'œil, il ligotta l'assassin, l'emporta dans ses robustes bras et le plaçant devant lui, sur la selle du noble animal :

— Maintenant, dit-il, guide-moi vers l'habitation de ce Français ; autrement, je ne donnerais pas un sordi de ta peau.

Ce disant, il exhibait son poignard.

— Le cheval rentrera à son écurie, soupira l'Arabe.

François reconnut la justesse de son observation et laissa toute liberté à sa monture qui prit le grand trot.

Quel changement en ce pays que l'ancien zouave avait si souvent parcouru, naguère, durant ses loisirs de secrétaire du général.

Les collines chauves ou plantées de rares et maigres oliviers, qui s'échevelaient au vent de la mer, s'étaient couronnées de vignobles défendus des embruns par d'épais rideaux de pins.

Les vallons, où ne poussaient que des tamarins, s'étaient en grandes nappes de verdure, arrosés par des ruisselets. De-ci, de-là, des champs d'orge jetaient leur note claire.

Et, dans les prairies, des poulains s'ébrouaient, des vaches paissaient tranquilles, une sonnette au cou.

A qui appartenait donc ce riche domaine ?

Le cheval, maintenant, prenait le galop.

— Sidi... pardonne... si tu savais ? marmottait l'Arabe.

— Tais-toi, ordonna François.

Il était plus qu'ému, troublé, angoissé comme si du nouveau encore, toujours, allait surgir dans sa vie d'aventures.

On entrait dans une large avenue, sablée, ratissée avec soin, bordée de superbes magnolias, dont les lourdes fleurs remplissaient l'air de leur subtil arôme.

Tout à coup, la maison d'habitation apparut.

A mesure qu'il approchait, François la détaillait, l'évalua.

Un archi-millionnaire seul avait pu s'offrir, en un tel endroit, une pareille demeure.

Là-bas, à Tunis, à la Goulette, à son retour de France, François avait visité des palais somptueux ; mais aucun d'eux ne pouvait être comparé à cette habitation construite avec tous les raffinements de l'art mauresque.

Des jets d'eau, s'irisant aux feux du soleil, retombaient dans des vasques de marbre et s'échappaient, en chantant sur des pelouses.

François s'arrêta, contrarié d'entrer dans la cour d'honneur ; puis, songeant au blessé, qui gisait là-bas, sans savoir il avança hardiment.

Un serviteur sortait, habillé à l'européenne.

François, à tout hasard, l'interpella en sabir, langue que comprennent tous ceux qui ont habité l'Afrique.

— Je voudrais parler à ton maître, lui dit-il.

Le serviteur, stupéfait à la vue de ces deux Arabes, dont l'un tenait l'autre en respect, répondit :

— Le maître est devant vous.

Un homme de haute taille, vêtu à l'européenne, et ayant tout l'aspect d'un Américain, s'avancait précipitamment vers eux, ayant à son bras une admirable jeune fille.

Tous deux étaient suivis à grand-peine par un jeune garçon, d'apparence chétive et dans les yeux duquel se lisait une vive inquiétude.

L'homme, on l'a deviné, n'était autre que sir William Cinkay, accompagné de ses enfants. Tous trois avaient reconnu le cheval de Marcel.

— L'homme que je vous amène, leur dit François, a tenté d'assassiner, d'un coup de fusil, un jeune homme qui montait ce cheval. Je m'en suis emparé au moment où il se disposait à achever sa victime.

Aidé de sir William, il descendit l'assassin et le porta à terre.

Des taches de sang rouillaient la selle. A cette vue, Augusta devint très pâle. Son frère se serrait contre elle et pleurnichait silencieusement. Sir William interrogea l'assassin.

— Pourquoi as-tu tiré sur le précepteur de mon fils ?